

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

<b>PREMIERE ANNEE.</b>	<b>Paraissant le JEUDI.</b>	<b>NUMERO 27.</b>
<b>ABONNEMENTS.</b>	<b>2 CENTS</b>	<b>ADMINISTRATION ET REDACTION:</b>
Un an ..... \$ 1.00	<b>LE NUMERO.</b>	<b>32 RUE BONSECOURS</b>
Six mois ..... 50		Boite 1259, Bureau de Poste, Montréal.
Trois mois ..... 25		

MONTREAL, 3 NOVEMBRE 1881.

## PHAROLD LE BOHEMIEN.

XXIII

(Suite)

Isidora ne savait, des terribles secrets de sa famille, que ce que sa mère en avait appris devant elle à Marguerite, et comme sa cousine, elle avait accepté ces explications sans penser à les mettre en doute. Mais le colonel avait été trop intimement mêlé à ces événements, pour qu'il fût possible de lui cacher la vérité, et ni Edouard, ni Lelandec, qui avait eu, en Amérique, occasion d'apprécier d'Availles n'y avaient songé un instant. Aussi la joie qu'il éprouvait d'avoir retrouvé son ami vivant et sauvé était-elle comme voilée par une teinte de mélancolie au sujet de laquelle Isidora lui cherchait une querelle amicale.

Quant à Edouard, sa vie n'était plus en péril, et

une légère teinte rosée colorait déjà son visage pâle et amaigri. Mais il était en proie à de vives souffrances morales, et bien que son vœu le plus cher fût rempli, et qu'il tint entre ses



Il s'aperçut qu'il n'avait plus qu'un cadavre entre les bras. (Page 259, col. 2.)

timents de tendresse et d'amour qui ne se démentiraient jamais. A la vue de son père, Marguerite se leva en poussant un cri de joie, et se jeta à son cou.

mais la main de Marguerite, dont les yeux encore humides rayonnaient d'un bonheur sans mélange, il était facile de voir que pour réprimer l'inquiétude et la tristesse qui le dévoreraient, il s'imposait une contrainte de tous les instants.

Il avait beau regarder Marguerite, et chercher l'oubli dans ses yeux d'un bleu si pur et si profond, malgré lui il pensait toujours à son père, à la honte irrémédiable, aux angoisses auxquelles le malheureux vieillard devait être en proie, et il eût voulu être auprès de lui pour le soutenir et le consoler, pour lui dire surtout que dans son cœur bouleversé par tant d'orages, il n'était resté qu'une profonde compassion pour ses malheurs, et des sen-

—Vous êtes resté bien longtemps à Montbrun, lui dit-elle doucement. Mais maintenant vous n'allez plus nous quitter, n'est-ce pas ?

—Non, Marguerite, plus jamais ; je vous le promets, répondit Lalandec avec une émotion profonde.

—Oh ! c'est que mon bonheur est si grand, repartit Marguerite d'une voix attendrie, qu'il y a des instants où j'en doute encore, et que j'ai besoin de vous tenir dans mes bras pour être bien sûre que vous ne m'échapperez pas, comme vous l'avez fait dans mon rêve.

Lalandec embrassa sa fille en souriant, puis il la prit par la main et la ramena auprès d'Edouard.

—Elle est à vous maintenant, Edouard, dit-il, et j'ai tenu ma promesse. N'oubliez jamais celle que vous m'avez faite de la rendre heureuse.

—Ni celle-là, ni bien d'autres, répondit le jeune homme en portant à ses lèvres la main de Marguerite et en la mouillant de larmes. J'ai, depuis trois jours, été soumis à de bien dures épreuves, Lalandec, mais elles n'auront pas du moins été perdues !

Il y eut un silence ému pendant lequel Lalandec lut si clairement dans les yeux d'Edouard les questions que le jeune homme n'osait lui adresser devant Marguerite, qu'il eut pitié de son anxiété.

—Edouard est bien faible encore, dit-il doucement à sa fille, et tant d'émotions pourraient l'agiter trop vivement. Laissez-nous seul avec lui, mon enfant. J'irai vous retrouver tout à l'heure.

Marguerite obéit, et lorsqu'elle eut quitté la chambre avec Isidora :

—Rassurez-vous, Edouard, reprit Lalandec. Si je suis ici, c'est que tout s'est bien passé, je puis même dire mieux que je ne l'osais espérer. Pharolet est sauvé, et sans qu'un soupçon se soit élevé contre votre père. Le comte d'Erbray est, d'ailleurs, allé de lui-même au devant de mes désirs. Il a compris la nécessité de s'éloigner, et avant de partir, il viendra vous dire adieu.

—Et quand partira-t-il ? demanda Edouard en baissant les yeux.

—Le plus tôt possible, m'a-t-il dit. Dans quelques heures sans doute.

Edouard pâlit et relevant vivement la tête.

—Alors, pourquoi, n'est-il pas venu tout de suite ? reprit-il. Ah ! il vous a trompé, il ne viendra pas.

—J'ai sa promesse, Edouard.

—Non, répliqua douloureusement le jeune homme, il ne viendra pas ! Et fasse le ciel que nous n'ayons pas un plus grand malheur à déplorer !... J'aurais dû le prévoir. Et vous, Lalandec, pourquoi n'avez-vous pas insisté ?

—Je n'aurais pu le presser sans cruauté, tant il souffrait et paraissait abattu, repartit Lalandec. Mais calmez-vous, Edouard, ajouta-t-il en voyant le jeune homme s'agiter sur sa couche, en proie à un véritable désordre d'esprit. Je vous le répète, j'ai la promesse positive de votre père. Que pouvez-vous craindre d'ailleurs.

—Ce que je puis craindre ! s'écria Edouard. Ah ! vous ne connaissez pas encore mon père ! Si, pour se sauver de la honte, il n'a pas craint d'attenter à votre vie, croyez-vous qu'il mén-

gera la sienne ? Non, et je vois clair maintenant dans sa pensée. Il n'a promis que pour éloigner les soupçons et gagner quelques heures de liberté... Mais c'est à peine s'il a eu le temps de se rendre à Erbray et il doit être encore possible de le sauver. Il faut y aller !... Non pas vous, Lalandec, il refuserait de vous écouter ; mais vous, d'Availles ! Partez ! Dites-lui que je me tourmente, que je veux le voir tout de suite, et s'il a conçu ce malheureux dessein, mes larmes et mes prières l'en détourneront peut-être.

Bien qu'il n'en laissât rien voir, le colonel avait été vivement frappé de la vraisemblance des craintes d'Edouard. Avant de répondre toutefois, il regarda Lalandec, et lisant la même pensée dans ses yeux, il n'hésita plus.

—Vos craintes sont, sans doute, chimériques, Edouard, dit-il. Mais il est trop facile de s'en convaincre pour que je puisse m'y refuser. Calmez-vous donc, je pars.

Et quelques minutes après le colonel, stimulé par de sinistres pressentiments, lançait son cheval au galop dans la lande et se dirigeait à toute bride du côté d'Erbray.

## XXIV

Après le départ de Lalandec, le comte d'Erbray était resté un instant, dans la salle de justice de Montbrun, immobile et comme pétrifié. Il semblait que la honte, l'étonnement et la douleur lui eussent enlevé tout sentiment et toute pensée. Mais il ne tarda pas à surmonter son accablement. Une idée, à laquelle il se rattacha comme à une branche de salut, avait soudain traversé son esprit et ranimé son courage et son énergie.

Il releva brusquement la tête, et composant son visage pour effacer toute trace d'émotion, il sortit de la salle. Plusieurs domestiques l'attendaient dans la cour pour lui demander ses ordres. Il les écoutait sans trouble ni impatience, répondit brièvement à leurs questions, puis, se mettant en selle, il reprit le chemin d'Erbray.

Deux lieues le séparaient du château. Il les parcourut lentement, plongé en apparence dans de profondes méditations, et chose singulière, à mesure qu'il avançait, sa méditation, au lieu d'accroître son trouble, l'apaisait. Son front se rassérénait, un sourire attristé détendait même parfois ses lèvres contractées, et une sorte d'expression mélancolique adoucissait le feu brûlant de son regard. Lorsqu'il atteignit Erbray, l'œil le plus perspicace n'eût pu découvrir sur son visage, la moindre trace de douleur et d'émotion.

Après avoir mis pied à terre, et jeté la bride de son cheval au domestique venu au devant de lui, il gagna son cabinet de travail et s'y enferma.

Ce cabinet de travail, situé au premier étage, était sa retraite de prédilection. C'était là que, pendant vingt ans, aux heures sombres où le remords accomplissait dans son âme son œuvre d'impitoyable torture, il était venu cacher ses luttes intérieures ; là aussi qu'il avait bien souvent donné libre carrière aux rêves de bonheur et d'avenir qu'il caressait pour son fils. La pièce, assez petite, mais gaie et bien éclairée, était meublée avec la plus grande simplicité. Un seul portrait l'ornait, celui d'Edouard.

En entrant dans cette pièce où il avait vécu de sa véritable

vie, de celle qu'il cachait à tous les regards, le comte fut assailli par tant de souvenirs, tant de pensées amères et déchirantes lui gonflèrent le cœur, que la force factice qu'il avait puisée dans sa silencieuse méditation lui fit un instant défaut.

Il se laissa tomber dans un fauteuil, et se cachant le visage dans ses mains, il éclata en sanglots. Son cœur avait besoin de cette détente. Mais il ne s'abandonna point à l'âcre et douloureuse volupté qu'il eût trouvée à épuiser son désespoir dans les larmes. Bientôt il se leva et regardant la pendule :

—L'heure s'avance, dit-il. et avant qu'on ne puisse venir, il faut que tout soit terminé.

Puis, essuyant d'un geste impatient et avec une sorte de honte les larmes qui mouillaient encore ses joues, il ouvrit son bureau et y prit place.

Alors, pendant près d'une heure, il passa en revue, avec une patience et un calme méthodique, les papiers renfermés dans ses tiroirs, classant et étiquetant ceux qui se trouvaient en désordre, ajoutant parfois, à certaines liasses qui lui tombaient sous la main, un mot, une note, qui pût servir d'éclaircissement.

Puis, ce travail terminé, il prit une plume et se mit à écrire longuement, d'une main fiévreuse. Une émotion contenue, mais profonde, avait succédé à son impassibilité. Pendant que la plume courait sur le papier, le feu de la fièvre colorait ses joues, ses yeux étincelaient d'un éclat presque déliant. On eût dit que dans ces lignes tracées avec tant d'ardeur il voulait faire passer ce qu'il y avait de plus intime et de meilleur dans son âme et dans son être tout entier.

Lorsqu'il eut achevé, il plia la lettre et la cacheta avec soin, écrivit sur l'enveloppe le nom de son fils, puis il se leva et fit deux ou trois tours dans la chambre d'un air inquiet et hésitant. Un léger frémissement agitait parfois tout son corps, comme s'il se révoltait contre une secrète décision de la volonté. Enfin la volonté l'emporta. Il alla prendre sur le bureau un portefeuille qu'il y avait déposé avant d'écrire, et l'ouvrit.

Dans un compartiment secret, habilement ménagé dans la tranche épaisse du maroquin, se trouvait une fiole de verre aplatie et si petite qu'à peine contenait elle deux ou trois gouttes d'une liqueur transparente comme le verre qui l'enfermait.

Cette liqueur que depuis vingt ans il portait sur lui comme un recours suprême contre la honte et le déshonneur, était un poison sûr et mortel. L'heure était enfin venue d'en faire usage. Il prit la fiole, qu'il examina avec une sorte de joie amère, et il en avala résolument le contenu, après avoir jeté un regard sur le portrait de son fils, comme pour raffermir son courage.

—Maintenant, dit-il en jetant loin de lui la fiole vide avec un geste de triomphe, ils peuvent venir, je ne les crains plus !

Et, ouvrant une fenêtre, il alla s'accouder sur l'appui. Il y resta quelques instants, attendant les premiers effets du poison et promenant un regard attristé sur la campagne, dont toutes les splendeurs étincelaient, éclairées par un radieux soleil de printemps. Ce regard fut comme un adieu à la vie dont la flamme allait s'éteindre en lui, à la nature dont jamais, aussi bien qu'en cet instant, il n'avait senti l'étroite et intime union avec l'homme. Bientôt il s'arracha à cette contemplation, dont

il sentait l'attendrissement devenir douloureux, et il revint dans l'intérieur du cabinet.

Un rayon de soleil, frappant en plein le portrait d'Edouard, le dorait de teintes chaudes et pour ainsi dire vivantes et faisait épanouir au coin de ses lèvres comme un sourire mélancolique. Le comte aperçut ce sourire. Il y vit un adieu, presque un pardon, et il tint les yeux fixés sur ce visage bien-aimé qu'il ne devait plus revoir jusqu'à ce que ses larmes vinsent l'obscurcir et lui en dérober la vue.

Alors il s'en éloigna tristement et fit quelques pas vers le bureau. Il voulait écrire encore. Il lui semblait que bien des choses lui restaient à dire qui n'avaient point trouvé place dans sa lettre et que la seconde vue des mourants venait de lui révéler. Mais le poison avait déjà commencé son œuvre. La vie, qu'il sentait bouillonner dans son cœur avec une énergie inaccoutumée, s'était déjà retirée des extrémités. Son pas était chancelant, et avant d'avoir pu atteindre le bureau, il tomba, à demi paralysé, sur le fauteuil.

Combien de temps y resta-t-il ? Il n'eût pu le dire. Des extrémités, la paralysie avait gagné le cerveau. La nuit se faisait avec une rapidité foudroyante dans son intelligence, mais une nuit semée d'éclairs à la clarté desquels la vie se ranimait avec une énergie si intense qu'en quelques secondes des mondes de pensées s'ouvraient devant son âme éblouie.

Pendant un de ses reveils, il lui semblait qu'on frappait à la porte. Par un effort suprême de volonté, il rassembla son attention expirante pour écouter. Le bruit se renouvela, puis des appels, discrets d'abord, bientôt répétés et pressants, enfin un sourd craquement se fit entendre. La serrure céda, forcée par une pesée énergique, et la porte, violemment ouverte, livra passage au colonel d'Availles.

À la vue du comte étendu livide sur un fauteuil et râlant déjà, le colonel poussa un cri et se précipita vers une sonnette pour appeler du secours. Mais le comte, se redressant par un effort surhumain, lui saisit le bras et l'arrêta.

—N'appellez pas ! dit-il d'une voix éteinte, il est trop tard.. tout secours serait inutile.... Et il ne faut pas qu'on sache comment je suis mort.... Prenez cette lettre.... portez-la à Edouard.... Elle explique tout.... Et quand vous le reverrez, ajouta-t-il d'une voix si faible que d'Availles put à peine l'entendre, dites-lui... dites-lui que ma dernière pensée a été pour lui !

En même temps, il retomba inanimé sur le fauteuil, et, lorsque d'Availles voulut le soulever pour lui porter secours, il l'aperçut avec horreur qu'il n'avait plus qu'un cadavre entre les bras.

Tandis que d'Availles recevait, à Erbray, le dernier soupir du comte, une autre scène se passait dans la forêt de Montbrun.

Pharold, en sortant du fossé du château, s'était dirigé en droite ligne, sans s'inquiéter s'il était poursuivi, sans même y songer, vers le ravin où ses compagnons étaient réfugiés. Il n'avait qu'une pensée : retrouver sa tribu et revoir Léna pour s'assurer si elle était vraiment coupable. Car, malgré l'accablante preuve qu'il avait eue de sa trahison, il l'aimait trop pour ne pas conserver au fond du cœur un doute qu'il s'évi-

dance seule pouvait anéantir : et c'était bien plus pour mettre un terme à l'affreuse incertitude qui le torturait, que pour s'échapper au supplice d'un plus long emprisonnement, qu'il avait risqué sa vie pour quelques heures de liberté.

Léna était revenue à Guéméné-Peufas à demi rassurée par la promesse de Lalondee, et, son espoir, elle avait essayé de la faire passer dans le cœur des bohémiens. Mais elle n'y avait qu'à demi réussi, et ils étaient alors disséminés par groupes dans le fond du ravin, n'osant en sortir et attendant dans une morne anxiété le résultat de l'intervention promise.

Lorsque le bruit des pas précipités de Pharold dans les taillis frappa leurs oreilles, tous se levèrent d'un même mouvement, et à la vue de leur chef, dont la délivrance était pour eux un miracle, leur tristesse fit place à une joie qui tenait du délire.

Léna n'avait fait qu'un boud. Un cri de joie indicible s'était échappé de ses lèvres, et elle était tombée, à demi pâmée de saisissement et de bonheur, dans les bras de Pharold.

Mais il la repoussa durement et continua d'avancer, sans même lui jeter un regard. Lorsqu'il l'avait revue, l'indignation avait été plus forte que l'amour, et il ne fut pas maître de ce premier mouvement.

Léna pâlit et resta un instant stupéfaite de douleur et de honte. Puis se précipitant vers lui et l'arrêtant par un geste d'une force irrésistible :

— Vous me repoussez Pharold ? dit-elle : vous me croyez donc coupable ?

Et comme le bohémien, pour toute réponse, fixait sur elle un regard plein de douloureuses pensées et de tendre reproches.

— Ah ! vous l'avez cru ! s'écria-t-elle avec désespoir. Vous avez douté de moi ! J'attendais plus de générosité de votre part, Pharold, ajouta-t-elle en éclatant en sanglots, et c'est me punir bien cruellement de quelques instants de faiblesse et de légèreté. Oui, j'ai été coupable d'avoir trop facilement prêter l'oreille aux mauvais conseils ; je vous ai donné, par mon imprudence, bien des sujets de plaintes et de douleurs, et je ne vous ai pas toujours aimé comme je l'aurais dû faire et comme vous méritiez de l'être. Mais vous tromper ! vous trahir lâchement ! Ah ! Pharold, vous êtes coupable, vous aussi, si vous l'avez pu croire, car vous n'avez jamais su lire dans le cœur de votre Léna !

Pharold était profondément troublé et des paroles de pardon, arrachées à son cœur par les larmes de la jeune femme, étaient déjà sur ses lèvres. Avant de répondre, toutefois, il promena son regard sur le groupe qui l'entourait, y cherchant Guillaume des yeux. Mais Brun s'avança.

— Non, Léna n'est pas coupable, dit-il, et tous ici nous pouvons vous le dire, elle ne vous a ni trahi, ni trompé, car sa conduite en a été la preuve. C'est elle qui a découvert l'infamie de Guillaume et qui l'a fait chasser de la tribu, et c'est elle aussi qui vous a sauvé en allant prévenir l'homme qui a dû vous délivrer.

— Est-ce vrai, Léna ? dit Pharold avec émotion.

— Oh ! n'en doutez plus, Pharold, répondit la jeune femme en se jetant dans ses bras, et croyez aussi que si j'ai été quelquefois folle et ingrate, maintenant mon cœur est à vous tout entier et pour toujours.

— Béates soient alors mes souffrances, puisqu'elles me l'ont

rendu, répondit le bohémien en déposant un baiser sur le front de la jeune femme, et puisse Dieu, pauvre enfant, vous rendre tout le bonheur que vous m'avez donné.

Et, pendant un instant encore, il la garda sur son cœur, mêlant ses larmes aux siennes et goûtant, dans une muette extase, la joie de sentir enfin toute à lui cette âme si longtemps rebelle à son amour.

Lorsque Léna s'arracha de ses bras et que son émotion, que tous avaient partagée, se fut apaisée, Brun s'avança de nouveau :

— Les présages étaient menteurs, Pharold, dit-il. Vous voilà sauvé, et maintenant vous allez rester au milieu de nous et reprendre l'autorité que vous m'aviez cédée ?

— Non, les présages n'ont pas menti, répondit Pharold d'un ton triste, mais empreint d'une inébranlable conviction. C'est nous qui n'avons pas su les comprendre. Ma destinée était moins sombre que je ne l'imaginai. Ce n'est pas dans l'ignorance et l'abandon que ma vie doit s'éteindre, c'est dans les bras de celle qui me tient lieu de tout ce que j'ai perdu, sur la terre où mes ancêtres sont nés et que chaque jour le soleil éclaire de ses rayons renaissants, et je remercie la main bienfaisante qui, après une vie de misères et de souffrances, m'a ménagé une mort si douce et si facile. Mais mes jours n'en sont pas moins comptés. Tout à l'heure encore j'en ai eu la preuve, car le bonheur lui-même était impuissant à ranimer dans mon cœur la flamme mourante de l'espérance, et ma main défaillante ne saurait plus garder l'autorité dont elle s'est dessaisie. Les dangers qui vous menacent touchent à leur fin, et quand ils seront écartés de vos têtes, je vous ferai mes adieux, et pour toujours cette fois, car ce seront les adieux d'un mourant qui s'en va au rendez-vous où l'attend la mort.

Les bohémiens baissèrent la tête d'un air consterné. Mais personne, pas même Brun, n'osa combattre sa résolution. Dans leurs idées fatalistes, c'était la volonté même du ciel qui s'exprimait par la bouche de cet homme marqué du sceau fatal des élus, et toute résistance eût été inutile, presque sacrilège.

La tribu demeura dans le ravin. Pharold, qui s'attendait à être poursuivi, n'ayant pas voulu s'éloigner du souterrain, et sous la direction du chef qui leur était momentanément rendu, elle prit toutes les dispositions nécessaires pour y passer encore plusieurs jours.

Mais vers midi, un message de Lalondee arriva. Il apportait la nouvelle que le prévôt de Derval, après enquête sur le combat nocturne qui avait eu lieu dans le parc, renonçait à toute poursuite contre Pharold, et même contre les autres bohémiens, à la condition qu'ils sortiraient sur-le-champ du pays.

Pharold annonça aussitôt qu'il se séparerait des siens le soir même, au moment où ils se mettraient en marche ; et tandis qu'avec une joie naïve causée par leur délivrance, et à peine tempérée par la tristesse, sincère pourtant, que leur causait la perte de leur chef, ils faisaient leurs préparatifs de départ, il resta au milieu d'eux, tantôt assis à l'entrée du souterrain et contemplant, d'un regard mélancolique, leurs mouvements affairés ; tantôt allant, appuyé sur le bras de Léna, de groupe en groupe, et trouvant pour chacun de ceux qu'il allait quitter un mot, un conseil, parfois un souvenir qui amenait le sourire sur les lèvres ou des larmes dans les yeux.

(La suite au prochain numéro.)

## GEORGE et LOUISE.

XV

(Suite.)

Combien l'onnête homme a de peine à remplir ses devoirs, avec tous ces bons conseils de prudence et de sagesse ! C'est à quoi je réfléchissais en remontant la grande rue encombrée de voitures chargées de gerbes. Il faisait un temps magnifique, une de ces belles soirées de juillet chaudes et rouges, où tout ce qui respire cherche la fraîcheur ; les arbres, les haies le long des petits vergers, étaient comme illuminés par le soleil couchant. Devant la maison de M. Jean stationnaient encore trois grands chariots attendant leur tour d'être déchargés. Le vieux hangar sombre était déjà hérissé de gerbes jusqu'au pignon, et les garçons, les domestiques, en fourraient toujours dans les coins et les recoins des greniers.

Quelles richesses possédait une telle maison !... Que de bétail dans les écuries !... Que de fourrage dans les granges !... Que de vin dans les caves !... Ce n'est pas étonnant que tant de gens se présentent, pour époter la fille avec le reste.

Malgré moi ces réflexions me venaient en pensant au garde général.

Les moissonneurs, les domestiques, les servantes, presque tous de mes anciens élèves, au milieu de la presse, me criaient :

— Ô ! monsieur Florence, un beau temps pour la rentrée des récoltes !

Mais j'étais tellement inquiet d'être mal reçu par M. Jean, que je voyais à peine ces choses, et que je répondais au hasard :

— Oui... Oui... mes amis, c'est un beau temps... Travaillez bien... Courage !...

Et plus je m'approchais de la vieille bâtisse, dont les fenêtres et les volets en bas étaient fermés à cause de l'ardeur du jour, plus mon trouble augmentait. Sans ma promesse, j'aurais repris le chemin de l'école ; mais j'avais promis, et malgré mes craintes j'arrivai sur le seuil de l'allée, ouverte au large pour laisser aller et venir les servantes, qui prêtaient la main aux moissonneurs.

La première porte à droite était celle du bureau de M. Jean.

où les débiteurs allaient lui demander du temps, renouveler leurs billets, porter leurs rentes, leurs fermages, leurs loyers. C'est là que M. Jean tenait ses livres ; et la porte étant entrebâillée, je le vis tout de suite au fond de l'ombre, assis devant son petit bureau de noyer. Il me tournait le dos. Le jour chaud, entrant par les fentes des volets en traînées d'or toutes fourmillantes de poussière, éclairait dans ce coin sa grosse tête chauve, bordée de quelques touffes grises autour des oreilles, ses larges épaules et son dos rond. Il écrivait : il alignait dans son registre les voitures de foin, de paille, les sacs de blé, d'orge, et d'avoine, à côté de ses piles d'écus et de ses créances.

Je le regardais, n'osant plus souffler ; mais comme au bout de cinq ou six minutes un domestique entra dans l'allée, ne

voulant pas être surpris à regarder, je toussai doucement et je m'avançai le chapeau à la main, en disant :

— Monsieur Rantzau, j'ai bien l'honneur...

Alors lui, se retournant à demi dans son fauteuil, sans se lever, et me regardant de bas en haut, s'écria d'un ton rude :

— Ah ! c'est vous !... Eh bien, qu'est-ce qui se passe ? On m'a raconté que ma fille est allée vous voir hier et avant-hier...

Je vis tout de suite qu'on nous avait dénoncés, car les rapporteurs ne manquent pas au village, surtout près des gens riches, et je fus encore plus troublé.

— Eh bien, reprit-il, qu'est-ce que c'est ?

— Je suis chargé d'une commission bien pénible, monsieur Rantzau, lui dis-je ; Louise m'a prié de vous prévenir qu'elle veut entrer en religion.

— En religion ?

— Oui, monsieur Rantzau ; elle veut se faire religieuse, elle veut retourner

au couvent et se consacrer au Seigneur.

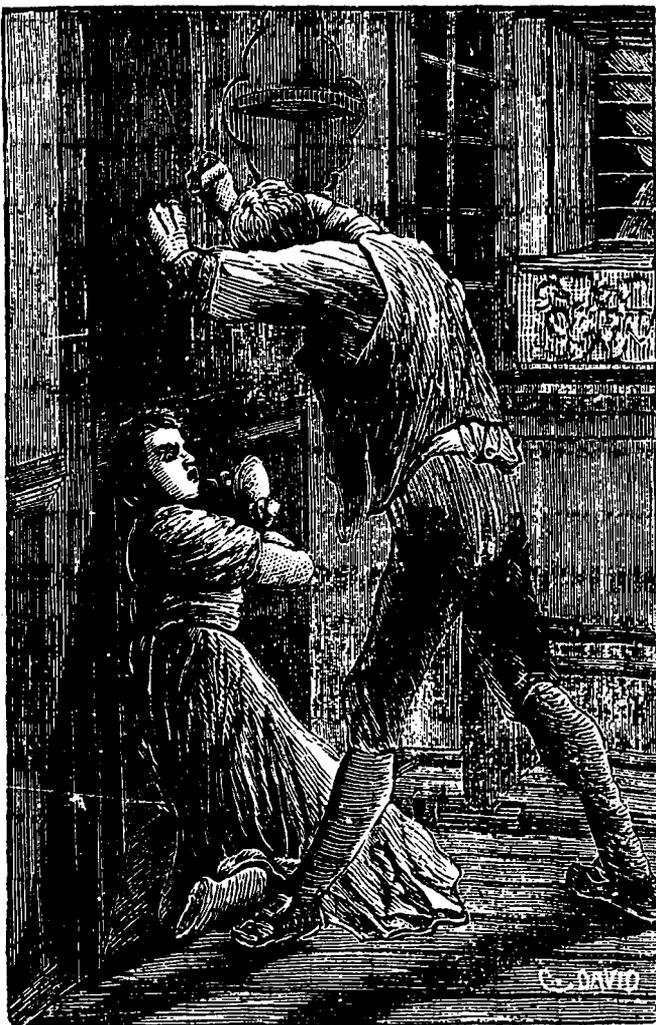
Il était devenu tout blanc de colère et hochait d'une façon terrible ; moi je bégayais :

— Vous comprenez, monsieur Rantzau, que je ne pouvais refuser à la meilleure de mes élèves, de...

Mais il ne m'écoutait déjà plus, et se levant il courait dans l'allée, criant comme un loup :

— Louise !... Louise !...

Puis rentrant, il se mettait à marcher autour de la chambre, la tête penchée, les mains sur le dos, sans plus faire attention à moi que si je n'avais pas été là. Ses grands souliers criaient sur le plancher, son nez se courbait, son menton se traînait.



—Non... Jamais!... (Page 262, col. 2.)

Tout à coup il s'arrêta pour écouter : des pas légers descendaient l'escalier ; alors il toussa. Je n'avais plus une goutte de sang dans les veines. Presque aussitôt Louise parut sur le seuil, tremblante comme une feuille. Elle me vit là, presque aussi tremblant qu'elle ; et le vieux, refoulant sa colère, dit en fronçant les sourcils :

— Qu'est-ce que je viens d'apprendre ? Tu vas chez ce maître d'école, raconter ce que tu ne veux pas me dire, à moi, ton père ? Tu n'as pas honte de dire des folies à cette vieille bête et à ses deux pies-borgnes, qui ne manqueront pas de les répéter dans tout le village ! Est-ce que ça ressemble aux Rantzau, cette conduite-là ? M. Florence vient me dire bêtement que tu veux aller au couvent, que tu veux te consacrer au Seigneur ! Qu'est-ce que c'est que ça : — au Seigneur ?

Il avait une figure de mépris abominable en parlant du Seigneur, le vieux gueux ! et pourtant il ne manquait pas d'assister à la messe et aux vêpres tous les dimanches.

C'est en ce moment que je reconnus sa vraie religion ; la religion de l'orgueil, de l'avarice, de tous les faux biens de la terre :

— Voyons, cria-t-il, parle donc.... Réponds-moi.

Alors Louise se redressant, lui répondit :

— Eh bien, oui, je veux retourner au couvent !

Et me regardant.

— Je demande pardon à monsieur Florence, dit-elle, des insultes qu'il vient de recevoir à cause de moi ; il n'a dit que la vérité. Je suis malheureuse ici.... Je veux me consacrer au service de Dieu... Je veux revoir mes chères sœurs de Molsheim... Au moins, là, j'aurai le calme, la tranquillité de la paix.

Sa voix frémissait, mais elle était ferme.

M. Jean, en l'écoutant les bras croisés, la regardait de haut en bas comme une mouche ; on aurait dit qu'il allait l'écraser d'un coup ; la sueur m'en coulait du front, sachant bien que je n'étais pas de force à la défendre. Mais au lieu de s'emporter, avec une véritable ruse de vieux loup, il commença d'abord pas essayer de l'attendrir, en disant :

— Ainsi, voilà le prix de mes sacrifices et de mon amour pour mon enfant !... Voilà ma récompense !....

Il levait les mains et semblait se plaindre de son malheur.

— J'avais une fille !... Pour cette fille, que j'aimais plus que ma propre vie, j'ai tout sacrifié !... J'aurais pu me remarier, mais je n'ai pas voulu lui donner une marâtre ; je suis resté veuf à quarante ans. J'ai passé mes jours et mes nuits à la rendre riche, à lui faire donner de l'instruction. Jamais, jamais il ne m'est arrivé de rien lui refuser ! Elle aimait la musique, elle a eu les meilleurs maîtres !... Elle voulait un piano, il est arrivé de Paris. Elle voulait des robes, des chapeaux à la mode, je les ai fait venir de Strasbourg !... Rien n'était trop cher pour elle... Elle m'aurait demandé mon dernier morceau de pain, elle l'aurait eu !... Je n'aimais qu'elle ; je me disais : — C'est Louise !... — et tout était dit. C'était ma gloire, mon bonheur, c'était tout !... Et voilà.... voilà ma récompense !....

Louise, toute blanche, ne disait rien ; et le vieux, voyant qu'il ne réussirait pas par ce moyen, s'écria brusquement :

— Alors, c'est décidé, tu veux te consacrer au bon Dieu !

— Oui, dit-elle, c'est décidé.

Mais à peine avait-elle dit cela, que d'un coup de poing ouvrant les volets, et prenant sa fille par l'épaule, il la fit tourner comme une plume, et lui montrant la maison en face, criant avec des grincements de dents épouvantables :

— Le bon Dieu.... Ha ! ha ! ha ! Ton bon Dieu, tiens... le voilà !... C'est le fils du gueux, du bardit qui veut ma ruine, qui m'aigris le sang depuis trente ans... le voilà, ten bon Dieu !... — Dis donc le contraire.... Mens !... mens !... puisque tu veux te faire religieuse !...

Sa figure était terrible ; Louise, plus morte que vive, ne répondait pas.

— Est-ce vrai ? criait-il en la secouant, parle donc... Tu ne dis rien... c'est donc vrai !

À la fin, comme elle ne bougeait pas, il la lâcha.

Moi, je ne me tenais plus sur mes jambes ; j'aurais voulu crier : — Sauve-toi.... sauve-toi, mon enfant ! — mais je sentais quelque chose m'étouffer, me serrer la gorge.

Et lui, reprenant son air d'attendrissement au bout d'un instant, se remit à marcher.

— Oui, dit-il, pour ma fille j'ai tout sacrifié !... J'aurais trouvé cent partis riches au pays, je ne l'ai pas voulu ; mais grâce à Dieu, malgré le bardit qui demandait ma mort, j'ai prospéré dans mes biens. Un honnête homme, le plus honnête et le plus instruit du pays, est venu ; il m'a demandé la main de mon enfant.... Quel honneur pour la famille ! J'ai consenti... J'ai donné ma parole.... Toute la montagne sait que Jean Rantzau n'a qu'une parole ! Tout va bien... Tout est arrêté... Tout ce que j'ai perdu, je l'aurai : — J'aurai des petits-enfants ; nous vivrons dans la paix, dans la joie.... Le gueux en face ne rira plus... Nous serons les premiers de la commune, de l'ar-fordissement ; ma fille sera la première dame, la plus considérée à dix lieues aux environs ; mon gendre restera chez nous, il sera le maître des Chaumes ; et l'autre, avec son fainéant, son coureur, son ivrogne, desséchera de colère ! — Je ne veux pas, moi, qu'on vienne me dire non, quand j'ai dit oui ! Tu m'entends ?

La fureur le reprenait ; et la voyant qui se tenait droite contre la porte, les yeux à terre, mais hardie et décidée comme tous les Rantzau.

— Tu m'entends ! répéta-t-il avec rage. Ose donc refuser... Ose dire non !

— Eh bien, non ! dit-elle, en le regardant en face.

J'en eus froid dans le dos.

Et comme elle disait non, la grosse main du barbare tombait sur elle et l'abattait à ses pieds, ses pauvres genoux frappaient la terre ; elle était écrasée, mais relevant la tête avec des yeux terribles, elle répétait :

— Non !... Jamais !...

Il allait la frapper encore, lorsque je lui sautai sur le bras, en criant :

— Monsieur Rantzau, c'est votre enfant !...

— Ah ! tu viens te mêler de mes affaires, toi, s'écria-t-il, Attends !...

Et je me sentis enlevé dans ses deux grosses mains, comme dans un étau ; je sentis ma tête frappé le mur, et puis, je ne sais comment, j'arrivai dans l'allée et je tombai en arrière jusqu'au bas des marches, à demi mort d'épouvante.

Je me croyais perdu ; et tandis que j'essayais de me relever.

mon chapeau volait dans la rue et la porte se refermait comme un coup de tonnerre. Alors regardant autour de moi, je vis tout le monde se sauver aux environs, et dans la maison j'entendis de grands cris : le vieux scélérat battait sa fille ! Ces cris m'arrachaient le cœur.

J'eus bien de la peine à me redresser, mes reins étaient comme brisés. Je m'assis sur une marche de l'escalier, sans avoir même la force de gémir. Tous les moissonneurs et les domestiques étaient partis ; personne voulait avoir rien vu !

Au bout de quelques minutes, ayant repris haleine, je pus ramasser mon chapeau et marcher. Je retournai à la maison. De loin en loin, une figure apparaissait aux lucarnes et se retirait aussitôt.

Par bonheur, je n'avais rien de cassé dans le corps ; j'en remerciai Dieu, et me retrouvant à notre porte, je montai l'escalier, j'entrai dans notre petite chambre, et je m'assis sans me plaindre ni rien dire.

Mais tout de suite Juliette et ma femme avaient vu mon émotion profonde ; j'étais aussi blanc de poussière sur le côté gauche, où j'avais roulé, mon chapeau était déformé ; elles me regardaient toutes saisies, et ma femme s'écria :

— Florence, au nom du ciel, que s'est-il passé ?

— Ce n'est rien, lui dis-je, monsieur Jean m'a poussé dehors ; je suis tombé, et....

Alors leurs gémissements éclatèrent. Marie-Anne s'écriait :

— Je t'avais bien prévenu, Florence ; tu ne voulais pas me croire.... Ah ! mon Dieu, quel malheur !

Et Juliette pleurait.

Bientôt quelques voisins vinrent s'informer. Le bruit se répandait déjà que j'allais être destitué, pour avoir insulté M. Jean. Les gémissements redoublèrent à la maison ; mais j'avais pour moi la conscience d'avoir rempli mon devoir ; et vers sept heures, au moment du souper, voyant ma femme et ma fille si désolées, je leur dis de ne rien craindre ; qu'il existait encore une justice en ce monde ; que toutes les menaces de M. Jean, et toute la puissance de M. le garde général ne pourraient me faire ôter ma place, parce qu'on serait bien forcé de m'entendre avant de prononcer, et que je serais soutenu par M. Jacques. Elles se calmèrent un peu, mais on pense bien que personne à la maison n'avait envie de manger, ni même de dormir.

Vers neuf heures nous entendîmes M. le garde général venir à cheval de Sarrebourg, dans le silence de la nuit ; il allait bientôt tout apprendre et m'en vouloir autant que son futur beau-père.

George revint plus tard ; nous venions de nous coucher, et je racontais tout bas à ma femme ce qui s'était dit entre M. Jean et Louise ; quand nous entendîmes son char à banc passer au grand trot devant notre maison.

— Tiens, dis-je à Marie-Anne, le voilà qui revient de la vente des coupes ; s'il savait que Louise l'aime !

— Tais-toi ! s'écria-t-elle épouvantée. Ne parle jamais de cela, Florence, nous serions perdus !

Elle était toute tremblante.

Moi, j'avais mal aux reins, mais je ne sentais pas de grandes douleurs ; le lendemain seulement, lorsqu'il fallut me lever pour tenir mon école, il me semblait ne pouvoir en venir à bout, tant la secousse avait été violente. J'aurais bien voulu

garder le lit ce jour-là ; pourtant avec l'aide de ma femme je pus m'habiller et m'asseoir dans le fauteuil.

Quel malheur d'être pauvre et de n'avoir que son état pour vivre !

Ces choses sont passées depuis bien des années, et rien que d'y penser j'en frémis encore. Je n'avais pas mérité de pareilles humiliations ; M. Jean n'aurait pas osé traiter de la sorte un homme riche, capable de se défendre : la justice sans la force n'est pas assez considérée dans ce monde.

## XVI

J'étais à peine assis depuis un quart d'heure à la petite fenêtre du pignon qui donne sur la grande rue, et je rêvais aux misères de ce monde, quand George arriva tout au loin, avec son chapeau de paille à larges bords, sa blouse et son bâton à pointe de fer. Il paraissait pensif ; les gens en train de tirer le fumier des étables, de donner de l'air au bétail, où de lâcher les poules dans les haies, s'arrêtaient tous à le regarder ; lui ne faisait attention à rien. Ma femme qui préparait notre café au lait dans la cuisine, entra bien vite en disant :

— Florence, voici George qui vient chez nous. Il veut savoir ce qui se passe ; mais garde-toi bien de lui dire ce que tu m'as raconté hier.... M. Jean l'apprendrait, et....

— Écoute, Marie-Anne, lui dis-je en me retournant, mêle-toi de tes affaires. Après avoir été roué de coups, j'ai bien un peu le droit de me plaindre !

L'indignation me possédait. Juliette, qui balayait la chambre, ferma les fenêtres et sortit avec sa mère, et dans le même instant George montait l'escalier ; il entra en me disant :

— Bonjour, monsieur Florence, je vais aux scieries et j'ai voulu vous voir en passant.

— Assieds-toi, George, prends une chaise, moi je ne peux pas bouger.

— Oui, fit-il, l'oncle Jean vous a maltraité, je sais ça ! C'est un grand lâche ; ce n'est pas à moi qu'il serait venu s'attaquer ; c'est à un homme sans force et sans fiel qu'il s'en prend ; c'est sa pauvre fille qu'il assomme, lui ! Il n'y a pas de danger à courir au moins. Ah ! vieux gueux, il faut espérer que ton tour viendra, et que tu ne seras pas toujours le plus fort.

Et comme je l'écoutais, pensant qu'il avait bien raison :

— Savez vous ce qui se passe maintenant, monsieur Florence ? s'écria-t-il. Tout à l'heure, au moment où je sortais de chez nous, toute la maison en face était en l'air : l'oncle Jean lui-même courait à l'écurie sceller un cheval, et criait à son vieux Dominique : " Vite un médecin.... En route.... en route chez M. Bourgard, à Sarrebourg ! " et l'autre aussitôt est parti ventre à terre, sans même prendre le temps de mettre sa blouse. Vous comprenez, Louise est au lit, bien malade ; il l'a laissée hier sur place... elle peut en mourir !

En parlant, il me regardait, la figure bouleversée de colère et de douleur ; et moi je ne savais quoi dire, les cheveux m'en dressaient sur la tête. A la fin je m'écriai :

— Écoute, George, tu peux te vanter d'avoir pour oncle un fameux barbare !

— Ne me parlez pas de lui, dit-il en serrant les dents, je serais capable de retourner là-bas tout de suite et de l'assom-

mer !... C'est pour ça que je pars, je ne me tenais plus ; j'ai mieux aimé courir, que de risquer un mauvais coup.

—Et tu as bien fait, lui dis-je, c'est sa fille !... Personne n'a le droit d'entrer dans leur maison, excepté ton père, comme maire de la commune, accompagné d'un gendarme, ou de quelque autre fonctionnaire. Nous autres, nous devons rester tranquilles ; mais c'est terrible tout de même.

—Oui, c'est terrible ! fit-il en se remettant à marcher lentement tout pensif. Quel malheur que je n'aie pas été là hier, quel malheur !...

Et me représentant la satisfaction que j'aurais eue de le voir entrer la veille, et prendre son oncle au collet, je trouvais aussi que c'était bien malheureux.

Nous rêvions à cela, lorsque tout à coup s'arrêtant, il dit :

—Oui, c'est un fameux bandit !... Mais une chose que je voudrais bien savoir, une chose que je ne comprends pas, ce sont les raisons qu'il avait de battre sa fille jusqu'à la tuer ; vous comprenez, monsieur Florence, il devait y avoir des raisons graves !

—Ah ! lui dis-je, c'est qu'elle voulait se faire religieuse...

—Religieuse ! s'écria-t-il stupéfait ; Louise... religieuse !...

—Oui, elle voulait retourner au couvent de Molsheim ; elle voulait renoncer au monde ; elle se trouvait trop malheureuse, et c'est moi qu'elle avait chargé de le dire à son père ; comme son ancien instituteur, tu comprends, George, c'est moi qu'elle avait choisi...

Il me regardait jusqu'au fond de l'âme.

—Et c'est pour cela qu'il l'a battue ? dit-il au bout d'un instant.

—Ce n'est pas justement à cause de cela, lui répondis-je tout troublé.

Ma femme, qui nous entendait de la cuisine, venait d'accourir, en me faisant des signes selon son habitude ; mais alors au lieu de l'écouter, la colère m'emporta, car on n'aime pas d'être conduit par sa femme comme un enfant, et je dis :

—Tu veux savoir le fin mot de l'histoire... Eh bien, c'est parce qu'elle t'aime !... Le vieux a dit qu'elle t'aime !... Il a poussé la fenêtre en criant : " Ton bon Dieu, tiens, le voilà !... le voilà !... c'est le fils du guoux en face !

—Il a dit ça... Vous l'avez entendu, monsieur Florence ? fit-il tout pâle.

—Si je l'ai entendu ! Il criait assez haut !...

—Et elle... qu'est-ce qu'elle répondait ?...

—Rien ! Il la secouait en criant : " Réponds-moi donc... Mens... mens... si tu oses !

—Et elle ne répondait pas ?...

—Non, George, elle ne voulait pas mentir... C'était la vérité !

Je regardais ma femme pour lui dire : " Ça t'apprendra à venir toujours m'ennuyer ; maintenant fais-moi des signes tant que tu voudras ! " C'est aussi trop fort d'être pris par les gens pour un innocent, qui ne sait pas ce qu'il dit ni ce qu'il fait.

(Lu suite au prochain numéro.)

## AU PUBLIC.

Dans notre prochain numéro nous terminerons notre intéressant feuilleton : *Pharold le bohémien*. Nous commencerons la publication d'un nouvel ouvrage le 17 Novembre prochain. C'est une œuvre remarquable à tous égards et nous la croyons appelée à un immense succès. Nous demandons pour ce nouveau roman une part de collaboration de notre public, en le priant de nous aider à répandre notre Journal.

Le doute est le point d'interrogation de l'amour.

\*  
\* \*

Le remords est un *pois* que la conscience ne peut digérer.

\*  
\* \*

La nuit est une poule noire qui met douze heures à couvrir l'œuf du jour.

\*  
\* \*

Quoique la bouche soit au-dessous des yeux, j'ai vu un homme qui avait la voix haute et la vue basse.

\*  
\* \*

L'homme est une galette pétrie de vanité. La femme est un gâteau feuilleté qu'on aime à émietter quand il est tendre. Le monde est le grand pâtissier de la nature.

## LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant un an.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit : LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1959 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.